

L'enfant est de retour,

Entretien avec Paule Marshall

Paule Marshall naquit à Brooklyn de parents barbadiens émigrés aux États-Unis durant la Première Guerre mondiale. Elle grandit pendant la Dépression dans cette colonie antillaise où les femmes peinaient mais n'en perdaient pas pour autant le sens du langage fleuri et l'art de la conversation. Paule Marshall aime à dire qu'elle apprit son métier d'écrivain dans les cuisines barbadiennes de Brooklyn où l'on se réunissait pour papoter et cancaner. En 1953, elle sort de Brooklyn College et travaille comme journaliste ; elle effectue plusieurs reportages au Brésil et aux Antilles. Fille noire, pierre sombre voit le jour en 1959 et décrit l'atmosphère de son enfance, la quête d'origine qui envahit l'adolescente plusieurs fois déracinée. Deux ans plus tard, Paule Marshall publie Souls clap hands and sing (Les âmes battent des mains et chantent), recueil de nouvelles traitant de la vieillesse. C'est à nouveau la place de la femme noire dans l'histoire qu'elle aborde en 1969, avec The chosen place, the timeless people (Lieu béni, gens sans âge), puis, en 1983, Praise Song for the widow (Chant de louanges pour une veuve) où le retour mythique et physique aux Antilles constitue, pour une femme de 62 ans, l'expérience cathartique qui renoue les liens avec une culture repoussée et provoque la régénération spirituelle. Paule Marshall enseigne à l'Atelier des écrivains d'Iowa (Iowa Writer's Workshop).

D. M.

Q. : Paule Marshall, d'abord avez-vous jamais été en Afrique ? En avez-vous une image précise ? Ou est-ce un rêve, même un fantasme ?

R. : L'Afrique, c'est les deux à la fois. Une image précise. Un rêve, un fantasme. Oui, je suis allée en Afrique. Au Nigeria, en 1977, à l'occasion du Festac. C'était la première fois que je me rendais en Afrique et aussi, pour la première fois, je rencontrais des écrivains noirs de l'Afrique et de la diaspora. Ce qui a été extraordinaire pour moi, c'est que j'ai été adoptée. Les Yoruba en me voyant ont dit : « Tu es une Yoruba », les Ibo : « Tu es une Ibo », les membres de la délégation ghanéenne : « Tu es une Ghanéenne, pas de doute ! ». Ensuite, en 1980, je suis allée au Kenya et en Ouganda. Et là, comme sur la côte Ouest, j'ai été adoptée. Il y a une expression yoruba ou ibo, je ne sais plus, « Omowale », qui signifie « L'enfant est de retour », qui symbolise mon expérience de retour en Afrique. C'est la partie physique, si j'ose dire, de mon expérience africaine.

Mais il y a également la partie émotionnelle, affective, spirituelle. Bien avant d'être retournée en Afrique, j'étais consciente de ma composante africaine. J'ai vécu avec un groupe de gens de la Barbade, j'ai grandi parmi eux, qui parlaient toujours du grand Marcus Garvey dont l'ambition était de retourner en Afrique... Les femmes, surtout, autour de moi me parlaient d'une Organisation de Marcus Garvey aux États-Unis dans les années 20, dont elles avaient été membres. Elles me le rendaient vivant dans ma tête de petite fille. On peut dire que l'Afrique pour moi émotionnellement faisait partie du monde. Aussi quand j'ai commencé à écrire *Brown girl, brownstones*, mon premier roman, j'avais la conviction de la nécessité d'un retour émotionnel vers mes sources. A la fin de l'ouvrage, l'héroïne Selina quitte les États-Unis pour retourner aux Antilles qui, pour elle, sont chargées de présence africaine. Dans le second ouvrage, *The timeless place, the chosen people*, l'héroïne accomplit la fin du voyage. Elle quitte les Antilles pour aller vers l'Afrique. Je pense que ces deux ouvrages, plus un troisième que je n'ai pas encore écrit, formeront une sorte de trilogie symbolisant sur un plan architectural le « Middle Passage » (1) en sens inverse.

Je pense que les Noirs de la diaspora doivent effectuer ce retour spirituel, ne serait-ce que pour compléter leur histoire. Notre histoire est interrompue et je considère que c'est notre devoir d'écrivain d'inciter nos lecteurs noirs à ce voyage. Au plan de la technique, je ne parle pas directement de l'Afrique, bien sûr. Mais je m'efforce de faire constamment des références à

(1) Voir V.S. Naipaul.

l'Afrique par le biais des images et des métaphores. Dans mon deuxième roman, par exemple, dans le petit village de cette île mythique des Antilles, il y a un boutiquier, décrit d'une manière tribale comme un « chef », assis derrière son comptoir dans sa buvette, quand il fait des libations aux dieux. Les personnages sont dépeints comme des masques du Bénin, par exemple. C'est ainsi que j'exprime mon attachement à l'Afrique.

Q. : Pourquoi croyez-vous nécessaire qu'aujourd'hui, en 1983, nous fassions ce retour spirituel vers l'Afrique ? En discutant avec vous, il m'apparaît que l'Amérique vous appartient, que c'est votre patrie. N'y a-t-il pas contradiction entre ce besoin de retrouver l'Afrique et cette affirmation que vous faites ensuite que l'Amérique est votre patrie ?

R. : L'Afrique, le retour à l'Afrique me paraissent nécessaires pour la réintégration de la personnalité noire, la réintégration des facettes qui la composent. On a précisément trop répété que la composante africaine n'est plus nécessaire dans nos personnalités. Sans l'Afrique, nous ne pouvons avoir un sens d'unité en tant que personnes dans les différents environnements où nous nous trouvons, les Antilles, l'Amérique qui sont, bien sûr, nos patries.

Q. : Est-ce là une conviction que vous partagez avec les autres écrivains noirs américains ? Cette nécessité du retour spirituel à l'Afrique ?

R. : Je ne sais pas s'ils ont le même souci que moi. Par exemple, Ralph Ellison que j'admire beaucoup pense que sur le continent américain s'est créée une autre espèce de Noir. Pour lui, notre culture est une culture modelée dans la matrice du continent américain et totalement spécifique. En résultat, cet accent mis sur l'Afrique l'irrite. Moi, je ne suis pas du tout de cet avis. Nous avons la tâche, comme je l'ai dit, de nous « recréer » et dans cette « re-création », l'Afrique joue un rôle essentiel.

Q. : C'est très beau de vous sentir adoptée quand vous vous rendez en Afrique à l'occasion de manifestations culturelles. Mais cela va-t-il plus loin ? Vous sentez-vous concernée par les problèmes que connaît l'Afrique ?

R. : Bien sûr. Cela ne m'empêche pas de voir çà et là les manifestations de la dictature. Je vois la pauvreté, l'ignorance après tant d'années d'indépendance. Mais je pense que des gens comme moi, de la diaspora, peuvent jouer un rôle. Nous qui vivons dans les sociétés les plus avancées technologiquement arrivons à une conscience de nous-mêmes qui fait de nous une force ; nous pouvons contribuer à l'avènement d'un monde noir. Je vais essayer d'être plus claire : nous, Noirs de la diaspora, comment pouvons-nous être efficaces dans le monde ? D'abord en nous libérant de ce complexe d'infériorité que nous a imposé le système colonial et qui existe encore en nous. Une fois réconciliés avec nous-mêmes, nous pouvons négocier avec les puissances du monde, imposer un point de vue et ainsi nous rendre utiles à nos frères du continent africain qui ont besoin de notre aide.

Q. : *Ce n'est pas un peu paternaliste ? Le fardeau du « Noir de la diaspora » ?*

R. : Je ne crois pas... Parce que dans les diasporas elles-mêmes, les problèmes ne sont pas résolus. Harlem existe à la porte de Manhattan. Il y a des exploités dans les Antilles également... C'est une lutte du monde noir dans son ensemble.

Q. : *Revenons au plan littéraire. Cette Afrique nécessaire, selon vous, pour « recréer » votre personnalité a-t-elle besoin d'exister ?*

R. : Je crois que là de nouveau, vous revenez à cette idée de « rêve » de l'Afrique que nous portons en nous. Or, j'insiste, je répète que pour moi il n'y a pas vraiment « rêve ». Je sais que je suis une « Occidentale », mais j'ai besoin de mes références africaines.

Q. : *On parle beaucoup de la recherche des écrivains noirs-américains sur le langage. En particulier Tony Cade Bambara. Et on la qualifie souvent de recherche d'une « langue africaine » considérée comme langue maternelle sur laquelle l'anglais se superposerait. Qu'en pensez-vous ?*

R. : Je pense que c'est juste. Dans mon écriture, dans la langue que j'emploie, il y a certainement une dimension africaine. Et elle m'est venue naturellement. J'ai grandi parmi des gens qui

étaient véritablement des « griots », ceux par qui l'histoire circule : ma mère et ses amies. Elle parlaient intarissablement. C'était d'abord une thérapie. Elles avaient ces vies misérables de domestiques dans les maisons des Blancs. Aussi quand elles se réunissaient l'après-midi dans ces « *brownstones* » que je décris, parler était une cure, une manière de se laver des humiliations de la journée. Mais c'était aussi une expression artistique. J'ai appris d'elles comment définir un personnage et, surtout, je n'ai pas fini de chercher à traduire leur style. L'anglais ne leur suffisait pas. Elles le transformaient : proverbes, métaphores, imageries de toutes sortes. « *The sea ain't got no back door* », cette expression me revient. Cela veut dire que la mer n'est pas comme une maison que vous pouvez fuir en empruntant la porte de service. Aussi, vous devez la craindre et la respecter. Pour moi, leur sens de la langue leur venait directement d'Afrique. Ajoutons à cela un sens du théâtre qui me paraît profondément africain. Et c'est avec elles que j'ai vraiment appris à écrire.

Propos recueillis par Maryse Condé

« On ne peut pas s'intéresser à l'Afrique
et se désintéresser de la Caraïbe »

I. CAR

Information Caraïbe

*Chaque semaine 8 pages d'informations
sur les Antilles-Guyane Françaises
et toute la Caraïbe*

**POLITIQUE, ÉCONOMIE, CULTURE,
VIE LOCALE**

50 NUMÉROS France 200 F

Étranger 52 US \$ ou 460 FF

CENTRE GABEL, BP 958, 97176 Pointe-à-Pitre Cedex

CCP 33 820 83 T La Source